

pagne, toutes les forces de l'ancienne, Cortès se voit réduit à se présenter en solliciteur devant un commis de bureau, à subir les hauteurs de cet homme si bas placé vis-à-vis de lui, et les dédains et les refus des courtisans du pouvoir, salaire dont l'Espagne payait alors ceux qui avaient agrandi ses domaines et fait l'admiration du monde. Cette vie de misère finit vite de Cortès; il expira le 2 décembre 1547, dans la soixante-deuxième année de son âge. Il avait survécu à presque tous ces grands capitaines dont les noms figurent si honorablement dans le merveilleux drame de la conquête. Velasquez de Léon, Morla et Escalante n'étaient plus quand Mexico succomba; Christoval de Olid avait porté sa tête sur l'échafaud. Une petite ville d'Andalousie avait vu Sandoval rendre le dernier soupir; et Pédro de Alvarado, emporté par un cheval fougueux, était mort d'une chute violente dans la Nouvelle-Galice (*).

Nous avons maintenant devant nous une grande colonie européenne. Près de trois siècles nous séparent encore de ce jour mémorable, où, lasse du joug de la métropole, elle lèvera le drapeau de l'indépendance. Ce long temps n'a plus à nous offrir dans la Nouvelle-Espagne les grands événements qui attirent les regards du monde, mais des faits d'un intérêt purement local. Nous les résumerons rapidement en nous attachant aux principaux.

La première pensée des vainqueurs fut une pensée de propagande, mais de propagande telle que des hommes de guerre la conçoivent; toutefois le zèle des Espagnols pour le progrès de la foi eût-il été moins ardent et moins brutal, ils fussent devenus convertisseurs par politique. Cortès avait vu dès le premier moment que le meilleur moyen de s'assurer de la fidélité des indigènes

(*) Un document fort curieux pour la biographie de Cortès a été publié par M. de Humboldt; nous voulons parler du testament du grand capitaine, en date du 11 octobre 1547. Voyez Essai sur la Nouvelle-Espagne, tome iv.

était d'en faire des chrétiens; qu'entre eux et les Espagnols l'idolâtrie aztèque élevait une barrière insurmontable. Lui et ses successeurs se montrèrent sans pitié pour le culte mexicain. Les idoles furent brisées et brûlées, les téocalli ou maisons des dieux démolis et rasés; pas un prêtre ne fut épargné. Cortès et les premiers gouverneurs réclamèrent des missionnaires pour accomplir l'œuvre de la civilisation. Franciscains, augustins, dominicains ne se firent pas attendre. Nous les voyons accourir au Mexique dans les années 1522, 1524, 1526, 1528, 1545; ils se dirigent sur tous les points, ils pénètrent bien au delà des établissements militaires, ils trouvent presque partout des esprits ébranlés par la crainte et des populations tremblantes prêtes à recevoir un nouveau symbole religieux. Les Mexicains crurent que les dieux indigènes vaincus devaient céder aux dieux des vainqueurs. Dans une mythologie aussi compliquée que la mythologie aztèque, il était facile de trouver une parenté entre les divinités d'Aztlan et celle de l'Orient. N'avons-nous pas déjà vu Cortès profiter habilement d'une tradition populaire qui faisait descendre les Espagnols du divin législateur de l'Anahuac. Un tel exemple ne fut pas perdu pour les missionnaires. Eux, dans un plus noble but, se servirent de fraudes pieuses pour assurer le triomphe du christianisme. Ils persuadèrent aux indigènes que l'Évangile dans des temps très-reculés avait été prêché en Amérique; ils en recherchèrent les traces dans le rite aztèque, et favorisèrent, jusqu'à un certain point, tout ce qui pouvait identifier le culte nouveau avec le culte ancien. Ils trouvèrent la croix admise comme un signe religieux, et ils en profitèrent pour faire adopter le symbole de la rédemption. L'aigle sacré des Aztèques leur servit à introduire le culte du Saint-Esprit. Ils accueillirent toutes les transactions que le passé des Indiens permettait d'admettre, et firent fléchir, jusqu'aux limites du dogme, la rigidité de la liturgie catholique. Beaucoup de choses étran-

gères au rite romain furent reçues. La passion des Indiens pour les fleurs fut sanctifiée. On alla jusqu'à permettre les danses et les travestissements les jours de fêtes dans l'intérieur même des églises. Enfin, tout ce qui ne heurtait pas les grands articles de foi fut respecté. Ces ménagements, se combinant avec la volonté prononcée des conquérants, et leurs exigences aux formes acerbes, expliquent la promptitude et le grand nombre des conversions, malgré l'attachement bien connu des Mexicains au polythéisme de leurs ancêtres. Si pleine foi doit être accordée au chiffre de Torquemada, il faut porter à six millions le nombre des Indiens baptisés par les franciscains de 1524 à 1540, soit dans le royaume de Motezuma, soit à Tlascalala, soit dans le Mechoacan. Quauhtemotzin et le petit nombre de nobles mexicains échappés au fer espagnol embrassèrent la foi nouvelle. La famille royale de Tezcuco en fit autant. Ixtlilxochitl, chef de ce petit royaume, fidèle allié de Cortès dans toutes ses campagnes, se distingua parmi les nouveaux convertis. Il reçut à bras ouverts le frère Martin de Valence et douze moines qui l'accompagnaient; il les logea dans le palais de ses ancêtres; il apprit très-promptement les mystères de la messe et de la passion, puis il se mit à cathéchiser ses sujets, et les obligea, tant par ses paroles que par son autorité, à recevoir le baptême (*). Son zèle était si passionné qu'il menaça la vieille reine, sa mère, de la faire brûler vive si elle ne consentait à quitter sur-le-champ le culte de ses dieux auquel elle tenait beaucoup; il la prêcha, lui donna de fort bonnes raisons, et finit par la conduire à l'église où elle fut baptisée sous le nom de Marie (**). Un fait qu'on

(*) La manière dont les religieux imposèrent des noms à cette multitude de néophytes, est assez curieuse: on les divisait par bandes, et les individus appartenant à chaque division, recevaient le même nom; ce qui abrégait singulièrement la cérémonie et permettait aux religieux d'opérer par masses.

(**) Malgré ces conversions spontanées et

ne doit pas passer sous silence, c'est l'attachement des indigènes à leurs pasteurs; il date de leurs premiers rapports, il ne s'affaiblit point pendant trois siècles. Pour les apôtres du Mexique fut une noble tâche; ils s'interposèrent entre les vainqueurs et les vaincus, ils placèrent la croix entre le glaive et la victime. Leur parole imposante protégea la faiblesse et le malheur, et le malheur et la faiblesse s'attachèrent à eux comme les lierres des forêts à l'arbre qui les soutient. Il est doux pour l'humanité de pouvoir opposer aux victorieux soldats de Castille, rapaces et sans pitié, les soldats du Christ, ces missionnaires de la foi dans tout l'éclat de la charité apostolique. Deux d'entre eux se font surtout remarquer entre les courageux défenseurs des vaincus. Depuis trois siècles les Indiens ne prononcent qu'avec vénération les noms illustres de Sahagun et de Las Casas. Le premier, Bernardino Ribeira, d'une famille respectable d'Espagne, prit l'habit de saint François sous le nom de Sahagun sa ville natale. Sa figure était aussi belle que son âme, ses manières aussi distinguées que son esprit. Le Mexique était un champ ouvert au zèle religieux; il s'y rendit en 1529. Témoin des maux des Indiens, il résolut de consacrer sa vie à les consoler, à les instruire, à améliorer leur sort. La langue aztèque devint la sienne; il l'apprit si parfaitement qu'il devint aux yeux des savaux mexicains un modèle classique.

plus ou moins l'œuvre de la force et de l'adresse, l'attachement des Indiens à leur première religion ne s'éteignit pas facilement. Ils le conservèrent longtemps au fond du cœur. On les vit bien des années après la conquête se livrer aux pratiques de cette religion dans le petit nombre de temples qui, perdus dans les bois ou cachés dans les montagnes, avaient échappé à la destruction. Ce fait justifie la politique des conquérants et le zèle des premiers évêques qui firent brûler tout ce qui pouvait directement ou indirectement rappeler l'idolâtrie. Si les signes visibles en eussent été conservés, les Indiens auraient plus difficilement abandonné le culte sanguinaire de leurs aïeux.

Les deux rejetons des deux malheureuses dynasties de Mexico et de Tezucuo furent à la fois ses maîtres et ses amis. Ce fut Sahagun qui suggéra à Don Antonio de Mendoza, le premier et l'un des plus dignes vice-rois du Mexique, l'idée de créer un collège pour l'instruction des jeunes Indiens. Il réunit plus de cent élèves qui devaient, en se répandant dans les différentes villes du royaume, instruire à leur tour leurs compatriotes. Le père Sahagun dirigeait cette œuvre de piété et de philanthropie qui compta bientôt autant d'ennemis que de gens intéressés à l'abrutissement des indigènes. On était sûr de trouver Sahagun là où il y avait des injustices à combattre, des douleurs à consoler, des misères à secourir. Sa mort fut une calamité pour les pauvres Indiens qui perdirent en lui un protecteur puissant. Le nom de Las Casas est trop illustre pour que nous ayons besoin de dire ici ce que fut, ce que fit cet apôtre : qui ne sait ses œuvres, son courage et son zèle infatigable pour protéger la race américaine aux mains des Espagnols. Grâce à sa persévérante intervention, à sa parole évangélique, cette race vaincue fut prise en pitié par les papes et les rois d'Espagne. Deux bulles de Paul III déclarèrent les Indiens créatures raisonnables et capables de participer aux sacrements. Dès 1523 Charles-Quint avait expédié de Valladolid des instructions fort sages et fort précises pour l'établissement d'un gouvernement régulier dans la Nouvelle-Espagne. Le prince défendait tout partage des naturels; il annulait ceux qui avaient été faits; il déclarait les Indiens libres en acquittant les droits de vasselage; il recommandait de n'user d'aucune violence envers eux. Les mêmes ordonnances furent renouvelées en 1535, 1549, 1550 et 1552, ce qui fait supposer qu'elles n'avaient pas été bien exécutées jusqu'alors. Tout service personnel des indigènes fut aboli, et, pour leur donner dans le pays même de puissants appuis, ils furent mis sous la protection des évêques, qui exercèrent un tel

patronage en véritables apôtres de l'humanité. Nous pourrions ajouter que les incapacités même dont ils étaient légalement frappés, tournèrent dans le principe à leur avantage. La couronne, en les déclarant inhabiles à contracter sans l'assistance d'un tuteur pour des valeurs supérieures à cinq piastres, les mettait à l'abri de la ruse et de la rapacité des blancs. S'ils furent astreints à payer le tribut, on les affranchit de l'alcavala et de plusieurs autres taxes onéreuses. Il fut défendu aux Européens de s'établir dans leurs villages. Malheureusement toutes ces mesures prises de loin n'eurent pas, dans l'exécution, le succès qu'on s'en promettait. Les bonnes intentions de la cour d'Espagne pendant les seizième et dix-septième siècles ne garantirent pas les Indiens d'un sort misérable. Toutefois leurs souffrances ne prouvent rien contre le gouvernement de Madrid; elles attestent seulement que dans les premiers temps qui suivirent la conquête il était sans moyen d'action sur ce grand nombre de soldats espagnols envahisseurs des propriétés de l'ancienne aristocratie mexicaine, et maîtres de toute cette population vassale qui couvrait le pays. Il y eut alors au Mexique une période d'anarchie militaire pendant laquelle la force et le caprice tinrent lieu du droit. Tous les possesseurs de terres, moins le petit nombre de nobles admis dans l'armée espagnole ou que les alliances avec les vainqueurs protégèrent, furent dépouillés. On laissa seulement à cette pauvre noblesse, ainsi qu'à ses anciens vassaux, quelques petites portions de terres à l'entour des églises pour habiter et se nourrir. Alors on employait les indigènes comme bêtes de somme pour porter le bagage et traîner les canons, ou, comme troupes auxiliaires, on les livrait aux premiers coups de l'ennemi. Dans les expéditions du Mechoacan, de Panuco, du Honduras, d'Oaxaca, du Guatemala, ils combattirent contre leurs frères pour leurs tyrans; on les laissa sans nourriture, on les accabla de fatigues. La mort sous toutes les for-

mes, famine, fièvres, petite vérole surtout, vint les moissonner. La dépopulation croissant rapidement, un autre ordre de choses fut introduit. L'intérêt prêta l'oreille à la voix de l'humanité. On exécuta mieux les décrets des rois catholiques, l'oppression fut régularisée. Les Indiens regardés comme dépendance du sol furent attachés à la glèbe, par l'établissement des *Encomiendas*, espèces de fiefs établis en faveur des *conquistadores*. L'esclavage, d'abord arbitraire et soumis uniquement à la loi du bon plaisir, prit des formes légales. On partagea entre les conquérants les restes du peuple vaincu. Les Indiens, divisés en tribus de plusieurs centaines de familles, eurent pour maîtres les soldats qui s'étaient distingués dans la guerre d'invasion, et les gens de loi envoyés de Madrid pour gouverner les provinces. Toutefois, ces feudataires *encomienderos* ne se bâtirent point des nids de vautour comme les seigneurs du moyen âge, mais des *haciendas* ou grandes fermes, qu'ils eurent le bon esprit de faire régir à la manière de la noblesse aztèque. Il n'y eut point d'interruption et de changement dans la culture des plantes du pays. Le serf y apporta sa routine héréditaire, et s'identifia tellement avec son maître, que fort souvent il en prit le nom. Beaucoup de familles indiennes portent encore aujourd'hui des noms espagnols sans que leur sang ait jamais été mêlé au sang européen. Dans cette période de vasselage, la masse du peuple resta ce qu'elle était avant la conquête, pauvre, avilie, travaillant pour autrui et ne possédant rien. Alors une heureuse circonstance vint protéger la vie des indigènes. Les premiers colons ne firent pas au Mexique ce que leurs compatriotes avaient fait aux Antilles. Ils ne forcèrent point toute la population indienne à s'entermer dans les profondeurs du sol pour en arracher l'or et l'argent; ils ne fouillèrent point les mines; ils ne possédaient ni les fonds ni les connaissances nécessaires pour les exploiter. Ils ignoraient l'art de traiter le minerai pour en séparer le métal; ils se

contentèrent, à l'imitation des naturels, de laver les terres entraînées des montagnes par les rivières et les torrents, et d'en retirer les grains d'or qui s'y trouvaient. Les mines de la Nouvelle-Espagne, qui ont répandu tant de richesses sur le globe, ne furent découvertes que plusieurs années après la conquête, et rapportèrent peu de chose aux premiers entrepreneurs. Cette industrie, assez longtemps languissante, n'occupait qu'un petit nombre de bras. Ce fut un bonheur pour l'humanité.

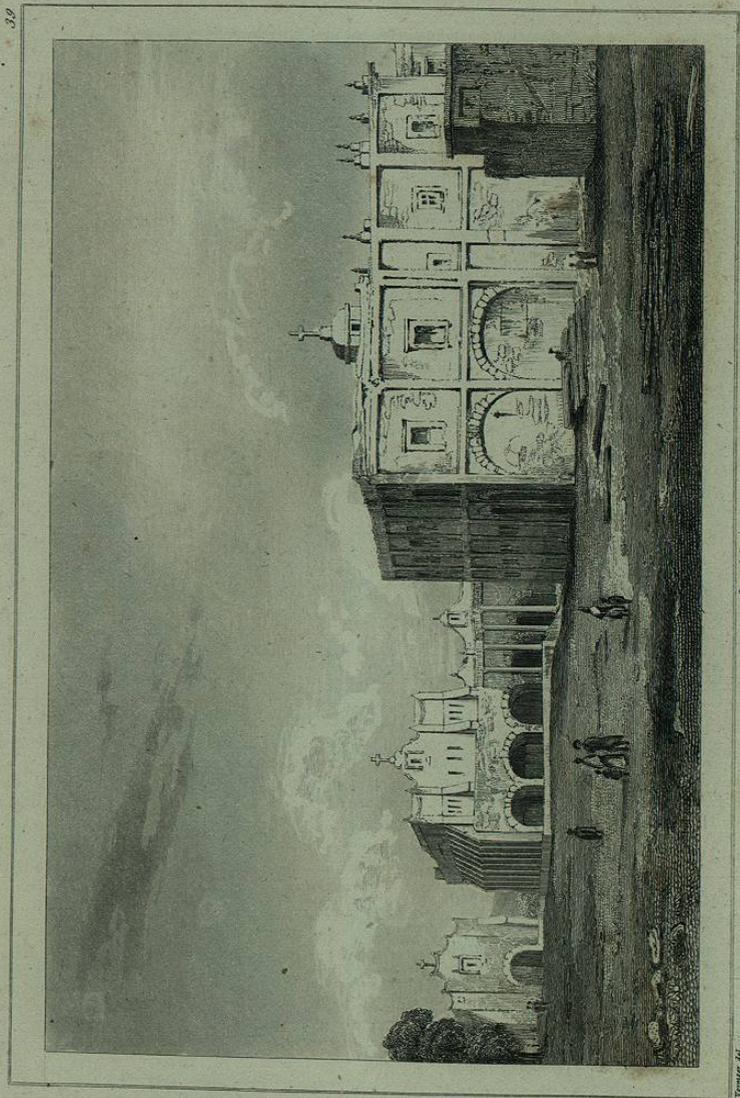
Jusqu'au XVIII^e siècle le sort des cultivateurs mexicains fut à peu près celui des serfs de notre Europe. Depuis, il s'améliora progressivement. Les familles des *conquistadores* s'éteignant en partie, les *encomiendas* ne furent point distribuées de nouveau. Les vice-rois et les *audiencias* veillèrent sur les intérêts des Indiens qui, déclarés libres, s'appartinrent à eux-mêmes et purent disposer de leurs personnes. Aucun service personnel ne leur fut imposé. Le *mita* (travail forcé des mines) fut aboli; ce travail devint entièrement volontaire et rétribué. Toutefois, malgré ces améliorations, de nombreux abus restaient encore, au premier rang desquels il faut placer les *repartimientos*, ventes forcées faites aux Indiens par les agents de l'administration espagnole, ventes presque toujours frauduleuses, et qui constituaient l'indigène dans une entière dépendance du créancier. Ce dernier, à défaut de paiement, acquérait un droit absolu sur le travail de son débiteur, et pouvait le réduire en une servitude de fait comme insolvable. Dans ce système, vendre un mulet, une selle, un manteau à un Mexicain, c'était l'acheter lui-même. Charles III, le bienfaiteur de la population américaine, défendit ces *repartimientos*, qui, cependant, continuèrent dans quelques parties éloignées de l'œil des intendants.

Nous verrons bientôt quels étaient les autres abus dont les hommes sages demandaient le redressement, et qui subsistaient encore au moment de la

révolution de 1808. Revenons au XVI^e siècle, alors que le joug était lourd, et que l'esprit d'indépendance agitait encore quelques nations belliqueuses, entre lesquelles se distinguaient les Chichimèques, les plus sauvages et les plus braves de tous ces hommes du Nord, dont l'établissement sur le plateau d'Anahuac avait précédé celui des Aztèques. Ils occupaient les environs de Guadalajara. Lorsque les Espagnols arrivèrent dans ce pays, ils y remarquèrent les ruines de plusieurs grandes villes, dont le territoire paraissait avoir été jadis cultivé; il ne l'était plus. Les Chichimèques avaient chassé les Otomies, peuple essentiellement agricole, qui s'était retiré plus au sud. Eux ne vivaient point dans des maisons, ils ne connaissaient d'autre bonheur que l'existence vagabonde des forêts et des montagnes; la chasse faisait leur principale occupation, ils passaient pour d'excellents archers, ils étaient armés de longs arcs et de flèches, et enlevaient le péricrâne à leurs prisonniers, dont ils faisaient trophée dans leurs jours de fêtes.

Ces Chichimèques qui s'avançaient jusqu'à trente lieues de Mexico, étaient de trop dangereux voisins pour que les Espagnols les laissassent en repos. Attaqués dans leurs villages, ils se réfugièrent dans les montagnes. C'est là que Christoval de Onate les poursuivit avec un petit nombre de cavaliers et de fantassins et beaucoup d'Indiens alliés : cette petite armée s'avança jusqu'au rocher de Mixtan; quinze mille ennemis en descendirent avant le lever du soleil et firent main basse sur la troupe d'Onate. A la nouvelle de cette défaite, Alvarado, ce lieutenant de Cortès, l'un des héros de toutes les grandes journées de la conquête, quitta les frontières du Guatemala pour se mesurer aussi avec les Chichimèques qui, retranchés dans leurs rochers, remportèrent une nouvelle victoire sur les Espagnols. Ils ne se contentèrent pas de les repousser, ils les poursuivirent, et si vivement, qu'Alvarado lui-même se vit obligé de prendre la fuite. Emporté par son cheval

fougueux dans un précipice, il mourut trois jours après des suites de cette chute violente, laissant les vieux compagnons d'armes, qu'il avait si souvent conduits à la victoire, inconsolables de sa perte. Elle fut vengée, mais non sans peine. Il fallut plus de deux années de combats pour réduire ces terribles Chichimèques. Le vice-roi Mendoza fut obligé, à l'exemple de Cortès, d'appeler à son aide cinquante mille Indiens de Tlascala, de Cholula, de Tepeaca, qui semblent avoir eu mission de mettre tout l'Anahuac aux mains des Espagnols. On fut tout étonné dans cette rude campagne de voir les Chichimèques combattre avec un ordre inconnu aux Indiens; ils se présentaient en bataillons ayant sept hommes de profondeur; leurs rangs étaient serrés, leurs mouvements réguliers : on eût dit que quelque transfuge espagnol leur avait enseigné la tactique d'Europe. Cette guerre est, après la grande guerre de la conquête, l'événement militaire le plus important du seizième siècle. Pour contenir cette race belliqueuse vaincue, mais non soumise, on entourra leurs frontières de colonies et de places fortifiées. La ville de San-Miguel sur la route de Zacatecas s'éleva comme une barrière à leurs incursions. Dans le même but on agrandit les villes de Durango et de San-Sébastien. Il y eut bien sur d'autres points quelques révoltes partielles, mais de peu d'importance, au nombre desquelles figurent celles des indigènes de la vallée de Vaorita et des Indiens d'Oaxaca, nouvellement convertis, qui renoncèrent à la religion chrétienne et revinrent aux dieux de leurs ancêtres. Toutes ces tentatives n'eurent d'autre résultat que de rendre plus lourd le joug espagnol. Tandis que ces choses se passaient, de nouvelles villes s'élevaient sur tous les points de la conquête; de nouvelles populations s'y rendaient d'Espagne, de Cuba, de Saint-Domingue, attirées par la fertilité du littoral maritime et des terres chaudes qui donnaient du sucre, du cacao, de la cochenille, de l'indigo, du coton, précieux produits qu'on



MEXIQUE

L. J. B. DEL.

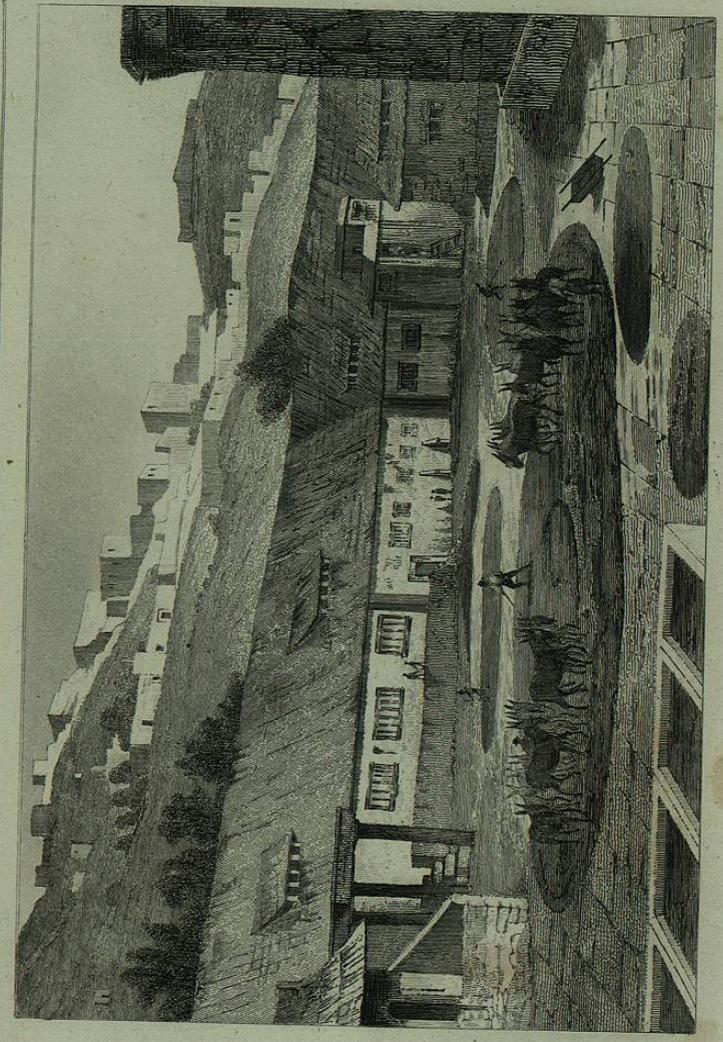
L. J. B. DEL.

Fort de Chapultepec



MEXIQUE

40



Encre de Chine

Tome 46

1794 12

Cour de la Ferme de Salguérot



MEXIQUE.



Perrier del.

L'abbé de la Rivière.

Indiens.

Mexico, 1763.

tenait alors à si haut prix. On y venait surtout à la recherche des mines d'or et d'argent. Les révoltes des indigènes apaisées, on se mit à fouiller les terrains exploités par les rois aztèques; les vice-rois Mendoza et Velasco encouragèrent toutes les tentatives particulières; quelques nouveaux filons furent trouvés. Cette recherche des mines se lie intimement à l'exploration et au développement de la conquête de la Nouvelle-Espagne: les grandes expéditions qui en reculèrent les limites ne peuvent être passées sous silence.

Vers 1537, un certain Alvaro Nunez, surnommé Cabeça de Vaca, un des trois cents Espagnols qui avaient débarqué dans la Floride avec Panfilo de Narvaez, parvint à échapper lui quatrième au massacre de ce détachement. Jeté dans des régions inconnues, au milieu de peuplades barbares, il erra plusieurs années à travers la Louisiane et la partie septentrionale du Mexique, et finit par atteindre la côte de Culiacan dans la province de la Sonora. Il fit à son retour de pompeux récits de ses longs voyages; il raconta une multitude de choses merveilleuses sur les dangers qu'il avait courus, sur les peuples et les immenses pays qu'il avait visités. Loin de mettre en doute sa véracité, on crut que par modestie il ne se vantait pas de tout ce qu'il avait fait; on alla même jusqu'à publier que Dieu, pour le sauver lui et les siens, leur avait donné le pouvoir de guérir les Indiens malades et de ressusciter les morts. De Vaca ne dit pas non, et voyant les Espagnols en si bonne disposition de croire, il les assura que toute la côte de la Californie était tapissée de perles. A la même époque nous trouvons une autre source de merveilleux dans la relation des voyages du moine Marcos de Nizza. Ce missionnaire, envoyé à la demande de Las Casas pour convertir les Indiens de la Sonora, s'avança fort loin au nord du golfe de la Californie. Il exalta l'imagination des Espagnols par le tableau fantastique de la civilisation de ces contrées, où il plaçait, sur la foi de

quelques indigènes mal compris, la grande cité imaginaire de Cibola et sept autres grandes villes dont les maisons étaient en pierre, à deux étages, avec des portes enrichies de turquoises, et dont les habitants bien vêtus et soumis à un chef mangeaient dans de la vaisselle d'or. Il est possible que les ruines des Casas Grandes du Gila (*) aient servi de fondements à l'histoire de Cibola, et que la fable des sept villes ne soit qu'un déplacement de cette tradition populaire qui depuis plusieurs siècles voyageait toujours à l'ouest dans les pays inconnus.

La relation de Marcos Nizza détermina l'expédition de Vasquez de Coronado qui, tout en reculant les limites des terres connues au nord-ouest de la Nouvelle-Espagne, vint ajouter de nouvelles fables à celles qui avaient déjà cours sur les pays situés entre le Rio-Gila et le Rio-Colorado. A cette expédition, qui ne fonda aucun établissement stable, se rattache l'idée du *Dorado* mexicain sous le 41° degré de latitude, et l'existence du grand royaume de Tatarax et de l'immense ville de Quivira sur les bords du lac douteux de Teguayo. Ce qui reste prouvé, c'est que Coronado ne put se maintenir au milieu de populations hostiles et braves, et que, riche et nouvel époux d'une jeune et jolie femme, il se hâta de revenir auprès d'elle.

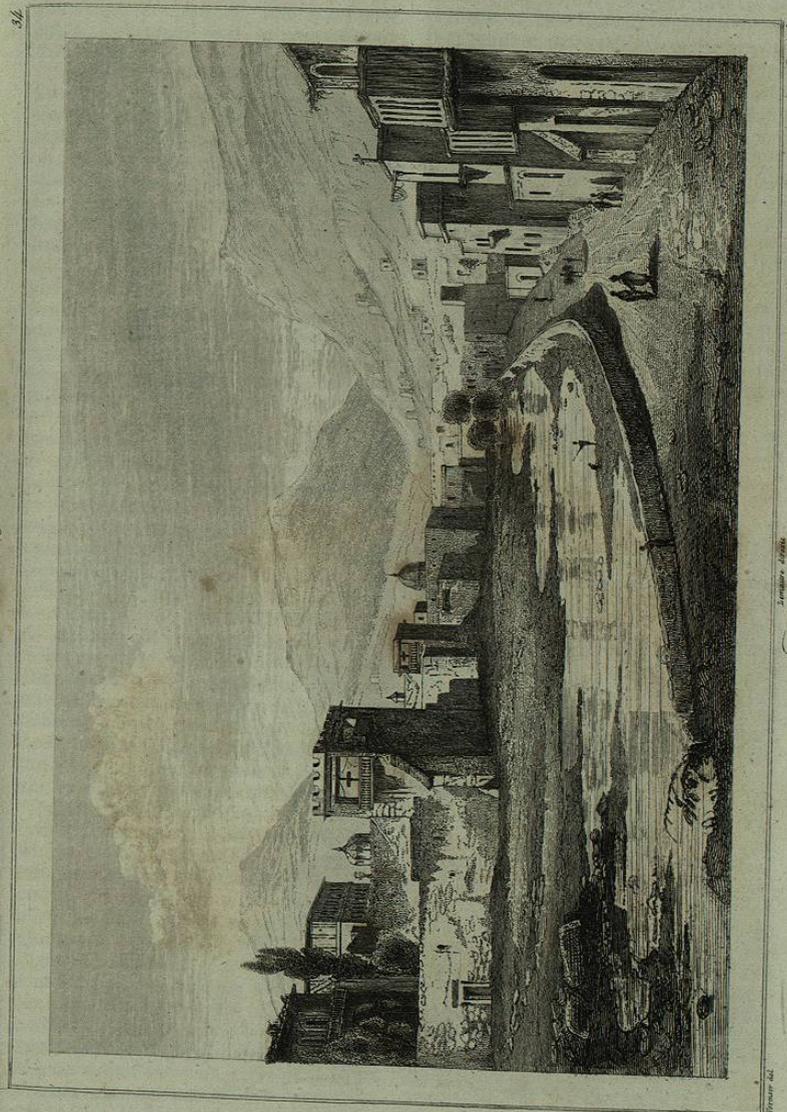
Moins un pays est connu, moins il est rapproché des colonies européennes populeuses, plus facilement on croit à ses richesses métalliques. Les hommes courent au-devant du merveilleux, leur terre de prédilection; les premiers voyageurs le savaient bien lorsqu'ils répandaient de brillants mensonges avec le ton du mystère et toutes les circonstances de la bonne foi. Jamais l'imagination des Espagnols n'avait été plus occupée qu'à l'époque où nous sommes parvenus. Toutefois, mieux conseillés, les chercheurs de mines se

(*) Il ne faut pas confondre les Casas Grandes du Gila avec les Casas Grandes de la Nouvelle-Biscaye, désignées par les indigènes comme la troisième demeure des Aztèques.

dirigèrent vers les districts qui recélaient les plus riches trésors. L'intrépide Francisco Ybarra se montra plus habile ou plus heureux que ses prédécesseurs dans cette carrière ouverte à l'aventureuse cupidité. Après avoir, par ordre de Velasco, visité et pacifié une partie du pays de Zacatecas, il découvrit les mines de Saint-Martin et de Saint-Luc de Avino. Pour assurer leur exploitation, il jeta entre Zacatecas et Sancta-Barbara, sur une étendue de 100 lieues, les fondements d'une suite de villes, puis, gagnant au nord la vallée de la Guadiana où la cité de Durango commençait à s'élever, il parcourut avec une poignée de braves les provinces de Topia et de Sinaloa, marquant son passage par de hauts faits d'armes et de nouvelles colonies auxquelles il ne laissait que quelques hommes pour garnison. C'est ainsi qu'il s'avança de quelques centaines de lieues dans des pays où le nom espagnol n'avait pas pénétré. Trop faible au milieu de populations guerrières pour parler en maître, il revint plus tard fonder la colonie de Chiametla dans le voisinage de riches mines d'argent.

Nous n'avons sur l'histoire de la découverte et des premières exploitations des mines de la Nouvelle-Espagne que des notions fort imparfaites. On a déjà vu que les filons de Tasco avaient été les premiers travaillés. C'est à peu près à la même époque que les terrains de Sultepeque, de Tlapujahua et de Pachuca furent fouillés. L'exploitation des différentes mines de Zacatecas suivit de près. Celle de San-Barnabé fut attaquée dès l'année 1548. On assure que vers ce temps, des muletiers, qui voyageaient de Mexico à Zacatecas, découvrirent les minerais d'argent du district de Guanajuato. Le filon principal, la *Veta Madre*, fut trouvé en 1560. On croit que les mines de Comanjas sont plus anciennes encore que celles de Guanajuato, mais, comme le produit de toutes les mines du Mexique n'a été, jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, que de six cent mille marcs d'or et d'argent par an, on peut en conclure qu'au

seizième on ne travaillait pas avec une grande activité à l'extraction des minerais. Ce résultat ne peut être imputé qu'à l'absence de fonds nécessaires, qu'à l'imperfection des moyens d'extraction, car la cupidité n'était pas en défaut. C'était elle qui, comme nous l'avons vu, courait sur tous les points de la Nouvelle-Espagne en audacieuse aventurière, qui agrandissait le domaine de la géographie, qui posait les premières pierres de ces villes mexicaines, célèbres aujourd'hui entre les plus belles des deux Amériques. Toutefois, ce nom de ville dans le seizième siècle, qui revient si souvent sous la plume des anciens historiens, ne doit pas toujours être pris dans le sens que nous attachons à ce mot. Les conquistadores et les moines missionnaires donnaient assez souvent de grands noms à de petites choses. Une croix plantée dans un désert de la Nouvelle-Biscaye ou de la Sonora, ou de quelque province intérieure, figurait dans leurs récits ou sur leurs cartes comme un village habité. Quelques cabanes réunies prenaient le titre pompeux de villes; une enceinte en palissades, un mauvais mur de terre improvisé, étaient désignés sous le nom de place forte. Il faut donc réduire ces fictions à leur juste valeur pour se former une idée vraie des premiers établissements au Mexique sur les points éloignés de la capitale. Il en était tout autrement dans les limites de l'empire aztèque. Ici les cités espagnoles se développaient sur le site même des villes indiennes, et croissaient en richesses et en population avec une merveilleuse rapidité. Dans quelques-unes d'entre elles, l'industrie d'Europe s'était introduite, et, copistes habiles de ce qu'ils voyaient faire, les indigènes contribuaient aux progrès des premières manufactures. Eux aussi, esclaves ou serviteurs dans les grandes fermes, cultivèrent pour leurs maîtres, d'après les anciens procédés du pays, les meilleurs pour les plantes indigènes, et s'habituerent bientôt aux méthodes du vieux continent pour tout ce qui concernait nos



céréales, les arbres fruitiers et les légumes de nos jardins, que les Espagnols s'empressèrent d'importer en Amérique.

La découverte et la colonisation du nouveau Mexique, la partie la plus septentrionale de la Nouvelle-Espagne, appartiennent encore au seizième siècle, et c'est encore ici des moines missionnaires qui forment l'avant-garde. La grande expédition du capitaine Espéjo suivit celle du Père Augustin Ruiz, qui périt victime de son zèle religieux. Si l'on pouvait s'en rapporter à la relation du premier, cette province reculée présentait au moment de sa découverte des populations en voie de civilisation, et dont quelques-unes avaient certains rapports communs avec les Aztèques, autant toutefois que des hommes libres peuvent ressembler à des espèces de serfs d'une aristocratie féodale. Espéjo vit plusieurs de ces Indiens, hommes et femmes, avec des robes de coton agréablement peintes, ou des casaques d'étoffe bigarrée blanc et bleu, à la manière des Chinois : tous étaient ornés de plumes de diverses couleurs. Un des chefs lui fit présent de quatre mille manteaux de coton. La tribu des Jumanes se tatouait le visage et se traçait des lignes bizarres sur les bras et les jambes. Ces peuples avaient pour armes de grands arcs dont les flèches se terminaient par des pointes aiguës d'un caillou fort dur, et des épées de bois armées des deux côtés de pierres tranchantes, comme les épées des Aztèques ; ils savaient s'en servir avec beaucoup de dextérité et couper en deux un homme d'un seul coup. Leurs boucliers étaient recouverts de peaux de bœuf non tannées. Quelques-unes de ces petites nations logeaient dans des maisons de pierre à quatre étages, à toits plats, et dont les épaisses murailles les garantissaient du froid de l'hiver. D'autres se reposaient sous des tentes pendant les chaleurs de l'été, ou y vivaient toute l'année. On rencontrait des bourgades où le luxe et l'aisance se faisaient remarquer. Les maisons étaient endui-

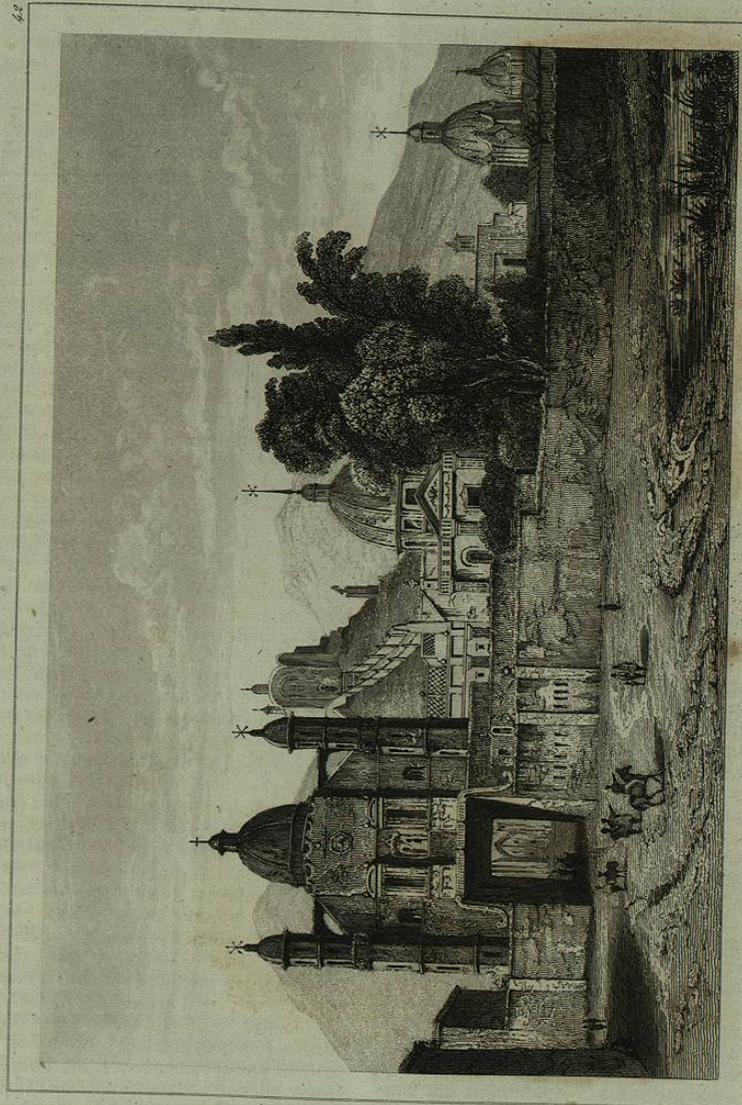
tes de chaux, et les murs couverts de peintures. Les habitants portaient de fort beaux manteaux également peints, et se nourrissaient de viandes bien préparées et de pain de maïs. D'autres tribus étaient un peu plus sauvages ; elles se recouvraient de peaux d'animaux, produits de leurs chasses, et faisaient de la chair du bison leur principale nourriture. Les plus voisines des bords du Rio-del-Norte, et dont les champs paraissaient bien cultivés, obéissaient à des chefs dont les ordres étaient annoncés par des crieurs publics. On voyait chez tous ces Indiens une multitude d'idoles, et dans chaque cabane une chapelle dédiée au mauvais génie. Ils représentaient en peinture le soleil, la lune et les étoiles, principaux objets de leur culte. Lorsqu'ils virent pour la première fois les chevaux des Espagnols, eux, non moins étonnés que les Mexicains, furent tentés de les adorer comme des êtres d'une nature supérieure. Ils consentirent à les loger dans une de leurs plus belles maisons, et les prièrent d'accepter ce qu'ils avaient de meilleur. On trouvait dans cette grande contrée d'abondantes moissons de maïs, des melons, des citrouilles, du lin semblable à celui d'Europe, des vignes chargées de raisin, et de belles forêts remplies de buffles, de cerfs, de daims et de toute espèce de gibier. Tels furent en substance les récits d'Espéjo, récits évidemment fabuleux, et qui par cela même firent fortune dans l'esprit des gouverneurs de la Nouvelle-Espagne. Ceux-ci, frappés des avantages d'une aussi merveilleuse contrée, chargèrent don Juan de Onate d'en prendre possession et de la coloniser. Cette mission fut remplie dans la dernière année du seizième siècle. Les rives du Rio-del-Norte se peuplèrent d'Européens. Les années suivantes virent le christianisme essayer son influence sur les sauvages indiens, et planter la croix au milieu de nations féroces qui furent longtemps et dont quelques-unes sont restées la terreur des Espagnols. Encore aujourd'hui les colons du nouveau Mexique, connus par la grande éner-

gie de leur caractère, vivent dans un état de guerre perpétuelle avec les Indiens voisins. La crainte de tels ennemis a peuplé les villes et laissé les campagnes reculées presque désertes. La situation des habitants du nouveau Mexique, à peu près celle des peuples de l'Europe au moyen âge, explique ce défaut d'équilibre entre les populations des champs et des cités.

Pendant que la Nouvelle-Espagne étendait ses limites, le concile provincial de 1585 posait à Mexico les bases de l'organisation et de la discipline de son Eglise et procédait à des réformes qu'approuvait Sixte-Quint. Le premier concile de 1555 avait défendu de conférer aux Indiens l'ordre de la prêtrise, la bassesse de leur condition, disait-il, pouvant jeter quelque défaveur sur l'état ecclésiastique. L'assemblée de 1585, la plus célèbre de toutes et dont les décisions sont encore en vigueur, reforma cette disposition. Les indigènes furent admis aux ordres sacrés, mais avec une grande circonspection. Depuis longtemps cette réserve même n'est plus observée, et le nombre des prêtres de la race rouge est devenu considérable au Mexique; ils joueront un rôle important dans les événements de la révolution. Nous voyons dans la seconde moitié du seizième siècle l'inquisition s'installer dans cette grande contrée et y révéler sa présence par un exécration auto-da-fé. Puis arrivent des bulles du pape que les Indiens tributaires sont forcés de prendre à raison de quatre réaux la pièce; même somme est exigée d'eux pour chaque messe qu'ils entendent. Ils demandent qu'on se contente de cet impôt par famille et non par tête; on refuse. Quelques révoltes partielles facilement réprimées appellent sur eux de nouvelles mesures fiscales. Il est défendu sous peine de mort à tout Mexicain de cultiver la vigne et l'olivier. L'Espagne se réserve le monopole du vin et de l'huile, et soumet successivement aux mêmes restrictions la plupart des autres industries. C'était le temps des mauvais jours pour l'indigène, qui, déjà décimé par une fièvre pernicieuse

en 1545, se voit frappé par une autre peste en 1576. On porte à deux millions cinq cent mille morts les victimes de ce double fléau.

Empressée de cacher toutes les richesses de ses conquêtes aux regards des nations de l'Europe, l'Espagne environna de mystère tout ce qui touchait à ses établissements d'outremer. Le Mexique fut un des points les moins accessibles à l'étranger: aussi n'avons-nous, dans les relations des voyageurs du seizième siècle, que de vagues renseignements sur l'ensemble du pays, que des détails plus ou moins incomplets sur quelques points de la côte. Thomas Gage, beaucoup trop décrié par Clavigero, et Gemelli Careri, dont on reconnaît maintenant la véracité, sont, vers le milieu et la fin du dix-septième siècle, la source des connaissances vulgaires sur le Mexique. Le premier nous montre la capitale de cette grande colonie comme une espèce de Babylone américaine. Je ne sais si la comparaison n'est pas forcée, si la sainte colère du prédicateur dominicain n'a pas été trop loin; mais ce qui semble vrai, c'est qu'à cette époque Mexico était, plus qu'aucune ville du vieux continent, belle, riche, grande, coupée de larges rues, couverte d'églises, de palais, d'hôtels, où l'or, l'argent, les perles, les pierreries brillaient avec profusion. On les voyait encore sur les habits des hommes et sur les parures des femmes qui n'appartenaient pas aux classes élevées de la société. On incrustait des pierres précieuses sur les panneaux des voitures et sur les harnais. Les étoffes de soie de la Chine, les mousselines des Indes paraient jusqu'aux esclaves noirs. Quinze mille équipages parcouraient chaque jour les rues de Mexico, animées par de riches magasins semblables aux bazars de l'Asie. On menait dans cette grande capitale une vie d'orgueil, d'affaires et de plaisirs, une vie molle et voluptueuse. Les négresses et les femmes de couleur y sont charmantes, dit Thomas Gage; elles se mettent avec une grande recherche, elles sont aimées des hom-



MEXIQUE

Enluminé par
C. J. G. Collignon